



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

Fleurs en Cire.

IL existe dans la rue Sainte-Anne, n^o 25, un salon que la magie des arts a transformé en un parterre charmant, une imitation vivante de tout ce que la nature fait fleurir dans les jardins des rois, ou au fond des plus sauvages vallées. Ce sont des buissons de roses entremêlant leurs vives nuances, le pavot panaché se courbant sur sa tige, le dahlia présentant ses riches couleurs, tout fier du tribut que lui accorde la mode. Puis auprès apparaissent, plus modestes et non moins séduisantes, les fleurs qui croissent ignorées dans les champs, ou sur les rives de pays étrangers. Puis enfin, une serre complète offrant en miniature, sous un seul globe de cristal, la représentation des plantes

qui enrichissent nos parcs ou nos boudoirs. Et au milieu de cette campagne factice, un jeune artiste portant moustaches noires, blouse saint-simonienne, et créant selon ses désirs arbustes ou buissons de fleurs, qui se pétrissent sous ses doigts et s'élèvent comme par enchantement. Car il faut savoir que ce parterre artificiel n'est que le produit de la cire qui, maniée habilement, prend la forme de toutes les fleurs, la délicatesse de leur mille feuilles, le transparent et l'éclat de leurs nuances; et tout cela sans embarras, sans complication d'instrument, sans ennuyeuses études, ainsi que pourra vous l'apprendre M. Monbarbon, qui donne des leçons de ce gracieux talent, et qui en peu d'heures vous montre le secret de compléter la plus enriçieuse jardinière, ou d'imiter les bosquets les plus variés. — Ce joli travail semble surtout convenir à la campagne, où tant de modèles naissent sous nos yeux, et où on aime à s'occuper d'ouvrages qui

ne nécessitent aucun attirail, et peuvent être promptement exécutés.

DENTELLES. — Les points d'Angleterre sont adoptés dans la haute élégance; ils empiètent sur la vogue des dentelles noires. Cependant le règne de cette dernière mode ne pâlit pas encore, grâce aux nouvelles formes qui se créent tous les jours. Une des plus neuves et des plus élégantes est le canezout dit à *la Camargo*; il se fait en mousseline, en tulle, en dentelle noire, et est également joli et favorable à la tournure; il se double en gaze rose, bleue ou verte. Sa nouveauté consiste principalement en un accessoire qui retombe sur les hanches et se réunit à la fin de la taille. Nous offrirons ce modèle qui sera adopté pour les toilettes d'hiver, et pourra convenir à différens genres de costumes. M^{me} Payan, qui en est l'inventeur, réunit aussi dans ses magasins les formes les plus variées et les plus élégantes en mantelets noirs, soit en taffetas, dentelle, ou gaze-blonde. Ce dernier tissu, qui remplace la blonde, est d'un charmant effet, doublé en rose; on en fait le corps des mantelets, et le tour est garni en blonde ou dentelle.

COIFFURES. — M^{me} Aubert (rue Ménars) a exécuté avec beaucoup de succès des coiffures *créoles*, formées par des fichus de couleur, tournés gracieusement, et offrant une très-jolie coiffure négligée. On peut employer pour cet usage des mousselines imprimées en couleur, ou toute blanche avec bordure en cachemire. Ce dernier genre est le plus distingué.

NUANCE. — Le vert pré est une nuance très à la mode. On l'emploie beaucoup pour doublure de mantelets de dentelle noire ou blanche, et même pour doublure de petits bonnets. Cette couleur sied bien, surtout étant adoucie par le noir ou le blanc qui s'y entremêle.

MANTELETS. — On voit beaucoup de mantelets en taffetas noir, doublés en taffetas cerise, rose ou vert. La dentelle noire qui les borde est placée de manière à ne point indiquer l'envers du mantelet,

qui peut ainsi se retourner et se porter des deux côtés. La mode autorise de porter des mantelets en soie de diverses couleurs; ceux-ci offrent un double avantage.

COSTUMES D'ENFANS.

Les blouses que portent les petits garçons, voire depuis cinq jusqu'à dix ans, se font en mérinos, ou serge anglaise. On emploie beaucoup les nuances grises. Ces blouses ont une pièce carrée sur les épaules, comme celles que l'on met aux peignoirs des femmes, ce qui empêche que les manches ne tombent plus bas que les épaules, et conserve ainsi une espèce de tenue au costume. A cette pièce d'épaule sont fixés les plis du corps de la blouse qui sont arrêtés jusqu'au bas de la ceinture. Sur la poitrine, deux bandes placées obliquement de chaque côté indiquent les poches. Sur ces bandes, trois ou cinq boutons de nacre, et une rangée de boutons sur le milieu. Le collet carré; les manches assez larges. Avec ces blouses un petit col de batiste plissé sortant d'une cravate en soie de couleur, soit à carreaux, soit à lignes; des pantalons blancs en coutil; des bottines, et une casquette en crinoline, complètent cette toilette qui est la seule gracieuse pour un enfant.

— Nous avons remarqué beaucoup de petites filles qui portaient des bottines de maroquin vert, avec des robes et des pantalons blancs. Leurs manches étaient courtes et relevées en dedans du bras par une petite bande de percale qui venait s'attacher par un bouton sur l'épaule; les plis ainsi retenus dégagent les bras et donnent de la grâce.

ÉLECTROMOTEUR.

Depuis plusieurs jours on ne s'occupe dans tous nos salons que de la découverte d'un instrument que l'on nomme *Électromoteur*, et qui a, dit-on, la propriété de mettre en fuite, dans l'espace de vingt à vingt-cinq minutes, les maux de tête les



plus terribles et les plus opiniâtres. Avec son secours plus de migraines, de vapeurs, de maux nerfs; mais en revanche, grâces, fraîcheur, santé, amabilité, bonne humeur, conséquences d'une bonne constitution.

L'emploi de l'Électromoteur est extrêmement simple et facile. L'appareil en est même très-joli, et nous avons déjà trouvé des femmes qui prétendent qu'il ne sied pas mal à la physionomie. Tout cela est renfermé dans une petite boîte qui ressemble à un écrin que l'on peut porter partout avec soi, comme un talisman préservatif de tous maux de nerfs. Les avantages d'une telle propriété seront trop promptement appréciés pour qu'il nous reste d'autre recommandation à ajouter en indiquant l'adresse de l'Électromoteur qui se trouve chez l'inventeur, *place de la Bourse, n° 7.*

LYRE D'APOLLON.

Cet instrument à vent, de quatre octaves, quarante-deux clefs et six trous, rend à la fois les sons du hautbois, de la clarinette, du basson et de deux cors. M. Schmidt, qui en est l'inventeur, a obtenu les plus grands succès partout où il s'est fait entendre, et ce nouveau genre de concert qu'il offre à lui seul, mérite de stimuler l'intérêt de tous les amateurs d'harmonie; aussi nous le recommandons particulièrement aux personnes qui aimeraient à ajouter une piquante et curieuse récréation aux soirées ou aux fêtes de famille qui se donnent aujourd'hui. M. Schmidt, dont les prétentions sont très-modérées, se rend chez ceux qui désirent l'entendre. Son adresse est hôtel de Saint-Pétersbourg, *rue Miroménil, n° 3 et 11.*

MARIE.

(SUITE.)

Nous avons vu Delcourt tremblant d'impatience et de contentement, épiait le réveil de Marie afin de jouir plutôt de sa vue. L'heure du déjeuner sonna; chacun se rendit dans la salle à manger. Marie seule ne parut point. M^{me} Delcourt, surprise de son absence, s'informe où elle peut être. Delcourt s'élance dans la chambre de Marie, et ne l'y trouve pas. Un papier plié attire ses yeux, il le prend et le parcourt rapidement. Il était de Marie. Elle instruisait sa mère de sa fuite, la priait de la pardonner sans lui expliquer le motif d'une décision si extraordinaire.

Delcourt furieux froisse l'écrit et le jette au loin; puis, retournant vers sa femme, il lui apprend la disparition de Marie, en accablant celle-ci de sinistres imprécations. M^{me} Delcourt, interdite et désespérée, se perdait dans des conjectures dont aucune ne servait à l'éclaircir. Ils restèrent quelques jours dans cet état d'inquiétudes mortelles. Delcourt concentrait la rage qu'il éprouvait, et ne parlait plus du voyage qu'il se proposait de faire.

M^{me} Delcourt reçut la lettre de Bernon. Soulagée d'une partie de sa peine, elle se hâta de la montrer à son mari, en cherchant toujours la cause d'un événement si incompréhensible. « C'est une extravagance de jeune fille, » dit Delcourt en donnant à sa colère une forme paternelle qui abusait son épouse.

Il fut convenu qu'il écrirait à Marie en lui signifiant l'ordre de revenir chez ses parents. Il n'osait aller la chercher lui-même, dans la crainte de voir Bernon instruit de son attentat, et il redoutait presque autant d'y envoyer M^{me} Delcourt, de peur que la malheureuse fille, pressée

par sa mère, ne laissât échapper le mystère de sa fuite.

Au lieu d'admirer le généreux courage de sa fille, Delcourt espéra la vaincre par les prières et les menaces. Après s'être abaissé aux plus honteuses supplications, il fit entendre le langage de la fureur. Marie ne fut ébranlée par aucun de ses excès. Luttant de toutes ses forces contre le sentiment qui s'était emparé de son cœur, elle cherchait par tous les moyens possibles à en triompher. Bernon l'aidait dans cette impérieuse tâche en lui procurant des distractions, dont il espérait un secours pour Marie. Il donnait des soirées dont elle était encore l'ornement, malgré sa profonde douleur. Elle faisait tant d'efforts sur elle-même pour s'arracher à la passion qui faisait son supplice.

A l'une de ces soirées se présenta un jeune homme qui avait connu Marie chez ses parens. Instruit comme les autres de sa fuite, et l'attribuant à quelque intrigue, il prit de Marie une opinion qui convenait aux projets qu'il formait sur elles. Durieux aborda donc la jeune parente de Bernon avec un air d'assurance et de légèreté. Il professa devant Marie des principes révoltans, et parut croire qu'elle ne les combattait qu'afin de donner lieu à une controverse qui faisait briller son esprit. Offensée de cette impertinente liberté, Marie s'éloigna de Durieux, et lui montra le reste de la soirée une froideur qui le blessa vivement.

Dans les visites qui suivirent, il trouva constamment chez elle cette politesse mesurée qui interdit la familiarité et atteste le souvenir d'une offense. Irrité de n'avoir pu réussir, il cessa d'aller chez Bernon, et se vengea en répandant sur Marie les bruits les plus injurieux.

Le mal se propage et grossit promptement. La fuite de Marie, embellie d'in-cidens calomnieux, devint l'histoire de quelques salons où Marie reçut un accueil qui lui fit connaître qu'elle devait cesser d'y paraître.

Sans comprendre le motif d'un pareil changement, Marie accepta cette nouvelle peine, et ses relations se bornèrent aux personnes peu nombreuses qui savaient l'apprécier et la plaindre.

Une lettre de M^{me} Delcourt vint ajouter aux souffrances de Marie. Sa mère lui apprenait que Delcourt était dangereusement malade, et que le chagrin de la conduite de sa fille causait seul son mal. « Hâtez-vous, disait-elle en finissant, de venir mériter le pardon de vos parens, et que votre repentir, votre présence et vos soins fassent oublier à votre père ce qu'il a souffert pour vous.

Marie arrosait de pleurs la lettre qu'elle tenait dans ses mains. Mille pensées confuses, mille sentimens divers, se disputaient son cœur. Des élans rapides la portaient vers ce père coupable, mais mourant. Elle voudrait voler près de lui, soulever cette tête chérie. Mais non, elle n'ira pas, elle imposera silence aux sentimens qui l'entraînent, l'enveloppent, la déchirent.

Marie n'en doute pas, son père se ranimerait en la voyant, mais le désir du crime se ranimerait avec lui. Elle doit rester, rester seule avec ses craintes, ses combats, ses angoisses. Elle ne répond pas à sa mère. Pourrait-elle écrire un refus?

Retirée dans le silence de son cœur, en proie aux inexprimables tourmens de l'incertitude, elle attend dans un sombre égarement la décision du ciel.

L'infortunée ne se plaint à personne. Il lui faudrait découvrir cette grande tache de son cœur. Ah! qu'il est plus aisé de mourir. Un sentiment constant la poursuit et l'accompagne; avec lui, on n'a ni relâche, ni sommeil; il obscurcit les jours et rend les nuits effrayantes. Attaché à l'ame qu'il ronge lentement, il l'excite, la pousse, la torture. Il est assidu près des criminels que le regret peut atteindre; il marche entre le désespoir et le repentir, et s'appelle *remords*.

Quinze jours se sont écoulés, et rien n'a troublé le calme de mort qui entoure Marie.

Une femme se présente le front voilé d'une profonde douleur. Marie se précipite à ses pieds en s'écriant : « Ma mère ! » Elle s'arrête ; la question qui tient sa vie en suspens ne peut sortir de ses lèvres. Elle ne veut rien savoir, afin d'expirer tranquillement.

M^{me} Delcourt relève sa fille. La pâleur de Marie, l'expression funeste de son regard l'ont désarmée. « Je viens vous chercher, dit-elle, je viens rappeler de ses égaremens l'enfant qui a trompé la confiance de son père et la mienne. »

Au nom de son père, Marie comprit qu'elle n'avait point à se reprocher un irréparable malheur... « Il vit ? » s'écria-t-elle avec un cri, expression de joie et de désespoir. « Oui, reprit M^{me} Delcourt, votre père n'a pas succombé sous le poids de votre honte ; mais indigné, désespéré, il vous a déshéritée et maudite.

Un sourd gémissement sortit de la poitrine de Marie. « Homme cruel ! » s'écria-t-elle ; puis tendant les bras vers sa mère : Mais toi, tu ne maudiras pas ton enfant ? tu seras son appui, son refuge. J'ai tant besoin qu'on me plaigne et me console.

M^{me} Delcourt reçut dans ses bras la jeune infortunée qui y cherchait un abri contre son désespoir. « Non, non, répondit-elle en versant des larmes ; il n'y a qu'indulgence et pardon dans le cœur d'une mère. Reviens, reviens avec nous, et nous oublierons tes fautes. — De quelles fautes veux-tu parler ? » demanda Marie.

Étonnée de cette question, M^{me} Delcourt entra dans des détails qui consternent Marie. La calomnie avait porté ses poisons jusqu'aux oreilles de sa famille. On l'accusait de nombreux désordres. Ce fut ce qui déterminina M^{me} Delcourt à se rendre près de sa fille. « N'importe, dit en finissant la triste mère, la maison paternelle fut rouverte au fils prodigue, nous t'accueillerons comme lui.

— Tu es abusée sur mon compte, dit Marie. Oh ! ma mère, je te le jure devant Dieu qui m'entends ; ma conduite peut avoir eu l'apparence de la légèreté, mais je suis irréprochable comme au moment où je reçus la vie. »

M^{me} Delcourt regardait fixement sa fille, et le sentiment d'un doute ravissant se peignit dans ses yeux.

« Tu ne voudrais pas tromper ta mère, dit-elle, lorsqu'elle vient te promettre l'oubli et le pardon ?

— Ton cœur te dit le contraire, répond Marie, il t'assure que ton enfant est incapable d'une telle infamie.

— Il me répète ce que dit ta bouche, et je vous crois tous deux. »

M^{me} Delcourt, convaincue de l'innocence de sa fille, voulut néanmoins savoir quelle raison lui avait fait quitter la maison de ses parens. Marie, tremblante et muette, semblait avoir sur les lèvres l'impénétrable sceau de la mort, dès que sa mère abordait ce sujet.

Mécontente de cette étrange obstination, M^{me} Delcourt invoquait l'autorité de son titre pour obtenir un aveu qui devait la tranquilliser.

« Quelle excuse peut justifier ton silence ? dit-elle à Marie ; quel étonnant mystère se trouve lié à ton exil ? Parle, ma fille, je l'exige !

— Ah ! ma mère, ne me presse pas, laisse-moi mon secret ; il doit mourir dans mon sein.

— Tu m'appelles ta mère, et ce nom n'excite pas ta confiance, et tu crois que je puis rester dans l'ignorance d'un secret que je verrai toujours entre ma fille et moi ! Détrompe-toi, ma tendresse alarmée me crée mille fantômes qui me font frémir. Marie, romps ce cruel silence, ou je penserai qu'un affreux malheur a détruit ta candeur, et qu'il te fait mépriser les prières et les larmes de ta mère. »

Marie éperdue se jeta aux genoux de M^{me} Delcourt, et joignant les mains avec force, elle dit d'un ton suppliant :

« Au nom de ton bonheur, laisse-moi me taire ! »

— Au nom de la vie que je t'ai donnée, au nom de la mienne que ta résistance menace, cède aux volontés de ta mère, parle ! »

Marie se recueillit un instant, puis ces mots tombèrent avec la lenteur solennelle de l'agonie : « Je brûle pour mon père ! » M^{me} Delcourt jeta un long cri, elle couvrit sa figure de ses mains et demeura anéantie.

Après un moment de silence, Marie reprit d'une voix éteinte : « J'ai combattu, et je meurs ; j'ai droit à la réconciliation des mourans. »

La mère la regarda avec amour et pitié.

« Malheureuse, dit-elle en l'attirant sur son sein, cache-toi là, et que ton aveu se perde entre nous deux. »

M^{me} Delcourt se remit seule en route. Avant de s'éloigner, elle recommande avec instances Marie aux soins de Bernon. Il rassura sa tendresse, et la pauvre mère partit en pleurant sur la solitude de son retour.

Marie resta douce, silencieuse ; mais épuisée par le sentiment qui avait dépouillé son avenir, accablée par le poids trop pesant du mépris qu'elle ne méritait pas, et dont l'accablaient des gens d'une crédulité méchante, elle se pencha vers la tombe, comme la fleur du matin qui se flétrit aux rayons d'un soleil brûlant et sous l'haleine du noir aquilon.

Repose enfin, jeune infortunée, le combat est fini. Paix à ton ame éprouvée, gloire éternelle à ta vertu !

Un homme nouvellement arrivé dans Paris se tient habituellement près d'un monument qu'on vient d'élever dans le cimetière du Père-Lachaise. Cet homme, couché parmi les tombeaux, reçoit sur sa tête la rosée de l'aurore, l'humidité du soir. Quand il marche, ses pas sont lourds, sa démarche égarée. On l'entend parfois s'écrier :

« Ma fille, lumière de ma vie, joie de mon cœur ! où es-tu ? »

Et la pierre funéraire répond : Elle est là !

Et une voix intérieure lui dit qu'il eût joui des douceurs de la tendresse, s'il en avait réprimé les erreurs.

JOSÉPHINE LEBASSU.

Tableau des Vertus des Femmes.

« Tant de maux nous assiègent ici-bas, que nul ne parviendrait au terme de sa carrière, si des consolations continuelles ne nous étaient prodiguées. L'homme aime surtout à tourner son pouvoir contre l'homme ; il l'attaque dans ses sentimens, le persécute dans ses affections, et l'outrage dans ses opinions ; enfin il le martyrise avec délices : c'est sa victime d'élite. Mais alors intervient la femme. Pour sentir la douleur, elle n'a pas besoin d'en faire la tardive expérience ; toute adversité qu'elle aperçoit, devient aussitôt la sienne. Les caresses qui soulagent, les paroles qui touchent, les prévenances qui émeuvent, les secrets qui consolent, elle les possède de l'instinct. Il faut que la douleur qu'elle approche cède et fléchisse, et quand elle ne peut lui offrir l'unique secours qu'elle invoque, elle l'adoucit par sa compassion. Quiconque souffre, prend aussitôt place pour les femmes au premier rang : pour leur cœur toute douleur est noble. Les enfans abandonnés, les vieillards sans ressources, les pauvres femmes sans soutien, forment en tout pays la famille de leur choix : on leur appartient dès qu'on a besoin d'elles. Mais ce dévouement de la charité leur est devenu si ordinaire, qu'il passe confondu dans les autres habitudes de leur vie. Pour moi, je l'avoue, les femmes, à certains égards, me paraissent dignes d'une

admiration sans réserve. Jetées au milieu de nos fureurs et de nos passions, elles les captivent et les endorment. Par les soins qu'elles inventent, les rapports de la vie deviennent pour tous aimables et doux. Les premières elles encouragent le génie, le couvrent de leur protection, et, le prenant par la main, écartent les obstacles qui l'arrêtent.

» Partagent-elles la fortune d'un rang éclatant, elles appellent les plaintes et les soupirs, vont au-devant, les recueillent, afin, au premier moment favorable, de leur gagner quelque allégement. Par l'ingénieuse tendresse de leurs paroles, les torts sont atténués, les fautes sont remises, et les haines se réconcilient. C'est par les femmes que, dans toutes les classes de la société, les sentimens nobles et généreux s'acclimatent, et que les procédés délicats se naturalisent et s'étendent. C'est à elles que l'on doit la douceur, la bonté et tout ce qui lie et attache dans la vie. Je le demande, que deviendrait le monde, si, durant vingt-quatre heures, les vertus des femmes s'en retireraient? que de maux sans pitié, que d'angoisses sans consolation! Alors nul soulagement ne défendrait du désespoir; seul on serait trop faible. Pour résister même aux adversités de tous les jours, il faut que les femmes nous soutiennent et nous appuient. Il y a plus, sans elles que serait la félicité? une quiétude morte et insipide, une joie sans délicatesse; la fortune? de l'or entassé, mais que nul ne sentirait, puisque la main qui donne est absente. Sans les femmes, que deviendraient la société et ses plaisirs? une foule qui s'étourdit ou qui échange des idées sans connaître le charme des émotions. Enfin, les femmes, pour nous mettre au monde, souffrent jusqu'à la mort. Elles nous ravissent à tous les périls de l'enfance, dirigent nos penchans, et nous donnent cette éducation du cœur, qui plus tard multiplie autour de nous tous les attachemens.

» Et lorsque, comme filles, mères et

épouses, elles ont rempli tant de devoirs, nous les retrouvons au moment suprême pour adoucir des maux dont cette fois il ne leur est pas permis de triompher. Mais à la vue de tant de liens qui vont être brisés, leur tendresse et leur sensibilité les resserrent comme pour les rendre indestructibles. On ne peut le jour les détacher de notre chevet, et la nuit, immobiles et respirant à peine, elles nous veillent. Seules elles pansent nos plaies, et de leurs soins suspendent nos douleurs. Les larmes les étouffent et les arrêtent, et, pour tromper nos inquiétudes, commandent à leurs lèvres de nous sourire. L'homme s'affaiblit de plus en plus; il glisse dans la mort et le sent: alors il se tourne vers sa compagne, la cherche, la rencontre et tombe s'appuyant sur elle: il en a besoin même pour mourir. »

Album.

Les perfections de M^{me} Damoreau-Cinti, cette cantatrice brillante qui est, à si juste titre, le premier ornement de notre Académie royale de Musique, sont connues pour la plupart. Une voix délicieuse, une méthode parfaite, un charme indéfinissable, voilà ce que les dilettanti applaudissent chaque soir avec transport. Ce qu'il ne sont peut-être pas à même d'apprécier, c'est l'admirable beauté de ses mains. Celles de la Vénus de Médicis, si renommées, ont moins de grâce que les siennes. Un article les a reproduites, et nous en avons vu en plâtre, extrêmement remarquables, chez l'une de nos artistes les plus distinguées. Placée sur un socle et cachée sous un verre, ce modèle est offert à une curiosité que nous concevons

mieux que personne, car il est impossible de voir quelque chose de plus parfait.

— Le théâtre des Variétés n'a pas été heureux avec *la Salle de Bains*, ouvrage sur lequel cependant il comptait beaucoup. Trop de gravelures et surtout une action longue et obscure ont excité le mécontentement du public.

— Un homme qui fréquente la société ou qui reçoit ne saurait se dispenser de porter avec lui ou d'avoir sur sa cheminée une boîte de *Diavolini* de Naples. Quelques-uns préfèrent une boîte de cachou parfumé ou de cachunde de l'Inde.

— La belle salle Ventadour ne sera pas abattue, ainsi qu'on en avait répandu le bruit; un privilège a été accordé à une société qui se propose d'y représenter de grandes pantomimes et des pièces où l'eau sera employée.

— L'un de nos jeunes peintres les plus distingués, M. Chenavard, vient d'être chargé de la décoration de la Comédie-Française qui va être fermée pendant quelque tems, et ensuite rendue au public plus brillante que jamais. On parle d'un rideau en véritable velours rouge, orné de crépines d'or.

— Le théâtre de l'Ambigu-Comique a probablement trouvé une suite à *Balthazar* dans le drame des *Deux Roses*, de M. Mailan. Cet ouvrage est rempli de situations fortes, dramatiques; il est de plus monté avec un soin extrême. Son succès a été complet et il se soutiendra long-tems. M^{lle} Verneuil, que le théâtre de la Gaité a eu la maladresse de laisser partir, a été engagée pour jouer le rôle de Marguerite d'Anjou. Elle le remplit d'une manière extrêmement remarquable.

— Bocage est arrivé à Paris, il va ren-

trer au théâtre de la Porte-S^t-Martin, et y créera un rôle dans un drame nouveau de M. Victor Hugo, *la Sanglante Marie*.

— Les charges dramatiques de Dantan viennent de s'augmenter de celle de Bouffé, qui est représenté d'une manière fort divertissante.

— Tous les ans les frères Franconi vont en province. Pendant leur absence, cette année, ils ont été remplacés au Cirque-Olympique par M. Loisset, directeur du Cirque de Hollande. Les nouveaux écuyers sont extrêmement habiles, et ils obtiennent beaucoup de succès. Ce qu'on applaudit le plus chez eux, ce sont les chevaux dressés, et un clown ou comique qui est d'une force et d'une agilité extraordinaires.

— M^{me} Albert, du Vaudeville, reçut un jour le singulier hommage poétique que voici: c'était sans doute l'œuvre d'un commis marchand amoureux.

Sainval,

Petit,

Fleury,

Simon,

Cretu,

Lemonnier,

Dugazon,

Contat (*Louise*),

Mars,

Leverd,

Georges,

Dorval,

Total . . ALBERT.

A ce Numéro sont jointes les planches 997 et 998.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n^o 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N^o 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de paille cousue. Redingote en mousseline de soie ornée de rubans

Messrs J. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place London



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
 Redingote à petites cravates. Pantalons en Cordil de fil.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place, London.

